

A person is standing on a grassy bank next to a pond. They are wearing a light-colored, long-sleeved shirt and a short, patterned skirt. They are also wearing brown leather boots. The pond has water lilies and other aquatic plants. The background is a lush green forest.

Virginia  
Vioux

**LE CHARME  
FOU DES  
NÉNUPHARS**

Virginia VIOUX

Le Charme fou des  
nénuphars

© Virginia VIOUX, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-1972-9



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ce roman est une œuvre de fiction. Toute ressemblance, toute homonymie ou similitude avec des situations réelles ou avec des personnes existant ou ayant existé ne serait que coïncidence fortuite et ne saurait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.*

*« Il n'y a point de chemin vers le bonheur. Le bonheur, c'est le chemin. »*

Lao-Tseu

## Prologue

Paris, 7 janvier

— Grimard, vous avez récupéré le sac à main ?

— Il est là, patron.

— Vous avez l'identité ?

— Nathalie Vallois, 48 ans. Habite Paris.

— Le corps va partir au funérarium. Il est temps de prévenir la famille. Vous avez trouvé un numéro de téléphone ?

— Plusieurs. Il y a un Jean-Pierre Vallois. Probablement le mari, l'assurance de la voiture est à son nom.

— Commencez par le mari. Si ça ne répond pas, vous ferez les autres numéros.

— Bien, patron.

— Je m'occupe de l'enlèvement du véhicule. Déjà 22h30, la circulation doit reprendre.

Quelques minutes plus tard :

— ... Allo ... Ici Brigadier Grimard du Service Central Accidents de la Police Judiciaire. Je voudrais parler à Jean-Pierre Vallois... C'est vous ?... Je

vous appelle au sujet de Nathalie Vallois. Est-ce une personne de votre famille ?... Votre femme ?... J'ai une mauvaise nouvelle. Elle vient d'avoir un accident de voiture sur le périphérique... très grave. Elle est décédée sur le coup.



# 1

Un malheur n'arrive jamais seul. Quelques mois après la mort accidentelle de ma mère, mon père, qui traversait une crise existentielle et désirait entrer dans un ashram, m'annonça que j'irais vivre à la prochaine rentrée scolaire chez mes grands-parents maternels.

Je protestai vivement. J'aimais beaucoup mes grands-parents mais je n'avais nulle envie de quitter Paris pour Montpellier où ils résidaient.

— Vanessa, tenta-t-il de me convaincre, j'ai mûrement réfléchi. Le manque de Maman est douloureux. Je te vois triste. C'est difficile pour moi aussi. J'ai besoin d'approfondir ma quête spirituelle. Tes grands-parents se réjouissent de s'occuper bientôt de toi et je sais que tu seras heureuse avec eux. Si j'avais le moindre doute pour ton bonheur, je renoncerais à ce projet.

Malgré mes objections, mon père maintint sa décision et la discussion fut bientôt close. Quelques temps après, il déposa des annonces sur internet pour trouver un locataire à notre appartement.

À quinze ans, devoir me séparer, après avoir perdu Maman, de mes amies, de mon lycée et de mon environnement me révolta. Quel égoïste ! pensai-je, dégoûtée par la détermination de mon père tout autant que par mon impuissance. Ce n'est pas pour mon bonheur qu'il m'envoie là-bas, mais pour avoir le champ libre !

Inéluctablement, l'année scolaire s'acheva, les cartons de déménagement se remplirent et le jour du départ arriva.

Mes grands-parents, qui m'avaient toujours choyée et chérissaient désormais à travers moi la mémoire de leur fille défunte, m'accueillirent chez eux avec chaleur. Ils habitaient à Montpellier une maison meulière de deux étages à la décoration vieillotte dont ils n'ouvraient les volets du haut



que pour héberger les amis de passage. Mes bagages étaient à peine déchargés qu'ils me pressèrent de choisir ma chambre.

Je promenai ma morosité de pièce en pièce, découvrant d'un œil résigné ce lieu qui n'avait jamais représenté pour moi qu'une escale annuelle sur la route des vacances en compagnie de mes parents. Je n'y avais jamais posé les pieds plus de trois jours d'affilée. L'acajou monotone des meubles et une imperceptible odeur de renfermé aiguïsèrent en moi le manque de Maman – son entrain naturel, l'enjouement de sa voix, son rire qui avait égayé cet endroit quand nous nous y arrêtions l'été avant de gagner les bords de mer.

Au premier étage, je me décidai pour la chambre qui jouxtait celle de mes grands-parents, préférant pour la nuit la proximité de leur présence à l'isolement du palier supérieur. L'orientation claire était plutôt agréable. Par la fenêtre, j'avais vue sur la rue pavillonnaire et, en me penchant un peu, sur les maisons voisines. L'édredon sur le lit débordait un cadre de bois suranné, la tapisserie respirait le désuet, mais l'atmosphère était douce et dégageait une impression de confort que n'aurait pas procuré un décor plus moderne. Au fond, une porte ouvrait sur une salle de bain blanche, petite, à l'usage exclusif de la chambre. Une salle de bain pour moi seule ! Ce privilège, sur l'instant, relégua au second plan les motifs de ma tristesse.

Quand je dis que mon père voulait entrer dans un ashram, c'est un euphémisme. Intéressé depuis longtemps par les questions de développement personnel, comme en témoignaient les ouvrages de Sri Aurobindo<sup>1</sup> et autres sages indiens qui encombraient sa bibliothèque à Paris, il s'était laissé absorber par ses aspirations mystiques après la disparition de Maman au point d'effectuer une retraite au sein d'une communauté monastique au fond de l'Aveyron. Captivé par l'enseignement délivré sur place, il avait rapidement manifesté son désir de partager leur vie. En fait, il voulait devenir moine.

Aux interrogations des amis qui s'étaient étonnés qu'un homme marié - fut-il veuf - et père de surcroît, put postuler à la vie monacale, Papa avait répondu que cela ne constituait pas un obstacle. Cet ashram, fondé par un

maître spirituel reconnu en Inde, n'obéissait pas aux règles des monastères chrétiens. Étant donné que ses beaux-parents le libéraient des obligations familiales en se chargeant de moi, rien ne l'empêchait de suivre les aspirations de son âme.

Tout heureux qu'ils soient d'apaiser par la perspective de ma présence la douleur du deuil qui les avait frappés, mes grands-parents avaient malgré tout été déroutés par la décision de mon père.

— Vous avez vraiment l'intention de vous cloîtrer ? avait demandé ma grand-mère. Vous n'allez pas abandonner votre fille, tout de même !

— Je ne l'abandonne pas ! avait réagi Papa. Et je ne serai pas cloîtré ! Durant le noviciat, Vanessa pourra me joindre. Là-bas, il y a le téléphone, il y a internet. Elle pourra aussi venir me voir ; vous la conduirez, ce n'est pas loin. Je sortirai s'il le faut. Mon entrée dans l'ashram est une expérience que j'ai besoin de vivre ; elle n'est pas forcément définitive. Dans trois ans, si je prononce mes vœux, Vanessa aura dix-huit ans, elle sera majeure. En attendant, elle adoucira votre peine comme vous adoucirez la sienne.

— Cet ashram, c'est quelle religion ? s'était enquis mon grand-père.

— Ce n'est pas une religion. Nous suivons l'enseignement de Chandra Kirananda, un maître spirituel indien.

— C'est bouddhiste ?

— Non. Dans la plupart des courants bouddhistes, il n'y a pas de Dieu. Dans cet ashram, au contraire, nous croyons en Dieu et en la nature divine des choses et des êtres mais nous nous libérons des dogmes religieux en suivant les préceptes du Maître.

— Les préceptes ? Quels préceptes ?

— Des règles de vie telles que la méditation, le lâcher-prise, la tolérance, la recherche de la sérénité...